

TEMPERATURE

De 20 avril 1905.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P.M., and 6 P.M.

Le Vendredi Saint

Si elles sont nombreuses, les fêtes que célèbre l'Eglise Catholique, il n'en est point qui inspire une plus vive émotion, qui remue plus profondément que celle de ce jour, le Vendredi Saint.

Est-ce bien une fête? Le Vendredi Saint. Non! C'est un jour de deuil, un jour de recueillement, un jour de recueillement, un jour de recueillement.

Pour l'incroyant comme pour le croyant, le Vendredi Saint est un caractère qui le distingue des autres jours de l'année. Pour peu que le premier ait le sentiment de la bonté, pour peu qu'il soit doué de quelque intelligence, devant les foules qui sillonnent une cité, qui, dans un pieux recueillement, vont d'église en église faire leurs dévotions, il se découvre avec respect, et quelque fois médite, se demandant si après tout le Paganisme du Christ n'a pas été ce que nous dit l'histoire.

Le croyant, lui, vit par la pensée cette sanglante étape qui commença au tribunal de Ponce Pilate et aboutit au Golgotha. Il entend les colporteurs lanterner à la face du Galiléen: il assiste à sa flagellation et enfin à sa mort sur la Croix.

Dans le monde entier, les catholiques se livrent au jeûne d'un jour, à des prières, à des larmes, à des adorations, à des adorations, à des adorations.

Qui donc de cette essence divine de notre religion qui a fait de la douleur une vertu... et tout de choses sublimes!

LA NEUTRALITE.

A propos de la rencontre imminente de la flotte russe commandée par l'amiral Kojewsky et de l'escadre japonaise sous les ordres de l'amiral Togo dans la Mer de Chine, on dans des pays voisins, on a écrit fort contre la précoce supposition que les Japonais, qui sont directement intéressés, qui sont même les seuls intéressés en l'occurrence, n'ont adressé aucune protestation au gouvernement

français; ce qu'ils n'avaient pas manqué de faire s'ils en avaient eu l'occasion, ne fût-ce que pour se donner un bon rôle devant la galerie.

D'autre part, la présence de la flotte à Kamrah ou à tout autre point de l'Indo-Chine n'est nullement prévue; c'est par déduction qu'on suppose, c'est parce que les navires russes ont été rencontrés dans ces parages et qu'on a perdu leurs traces, qu'on ne peut plus les suivre dans leur route sans les signaler comme on l'a fait avec tant d'empressement en ces temps derniers, que ceux qui ont montré depuis le commencement de la guerre une sympathie ouverte pour le Japon ont à la violation de la neutralité.

Mais en admettant que Kojewsky ait abrité ses navires dans une baie de l'Indo-Chine et y reste quelques jours, ce fait constituerait-il une violation de la neutralité par la France? Oui, s'il y faisait réparer ses bâtiments, y prenait du charbon ou des approvisionnements.

Mais quel que soit le point de la côte française qu'il a choisi pour s'y arrêter, si toutefois il en a choisi un, il n'y a certainement pas de charbon de marine, ni de dépôt de charbon ou d'approvisionnement.

Si l'il y est ravitaillé, c'est avec ses propres transports. De ce chef l'accusation tombe d'elle-même.

Quant à la durée du séjour d'une escadre, belligérante dans un port, aucune loi internationale ne le fixe. L'Angleterre a bien décidé que ce séjour ne saurait dépasser vingt-quatre heures, mais cette décision n'engage qu'elle-même, ne concerne que ses ports.

Et l'a prise, d'ailleurs, dans un but profondément égoïste, car elle possède dans toutes les parties du monde des ports en nombre suffisant pour n'avoir pas besoin, le cas échéant, de recourir à l'étranger.

La France, comme toutes les puissances, est seule juge dans les circonstances présentes, et il est évident qu'elle ne viole nullement la neutralité au sens qu'on attache généralement au mot.

Quant à l'idée de l'entrée de l'escadre japonaise dans une baie française pour y attaquer les Russes, elle est tellement invraisemblable qu'on ne saurait s'y arrêter.

Edison et l'électroécrit.

On sait qu'aux Etats-Unis les condamnés à mort sont exécutés par l'électrocution.

gaines chauffées à blanc, et vous serez encore loin de ce que ressent réellement le malheureux qui est mis à mort dans la chaise électrique.

Chez Mme Barotier.

Du "Gaulois."

Des bruits persistants circulaient, sur l'imminente arrestation du colonel Marchand et du commandant Barotier. On chuchotait sous le manteau, qu'ils étaient étrangement compromis dans cette ridicule affaire d'équipements clandestins, ainsi qu'un de leurs amis, l'abbé X..., ancien aumônier de la légion étrangère.

Kous nous sommes présentés chez l'intendant général Barotier, père du jeune et célèbre explorateur.

M. l'intendant est en voyage, nous répond une femme de chambre, et le commandant n'est pas venu à Paris aujourd'hui; il n'a pas quitté Fontainebleau.

Mais, dit-je en insistant, ne pourrais-je voir Mme Barotier? Dites-lui que je suis envoyé par le "Gaulois".

On m'introduit aussitôt dans le salon et bientôt paraît la mère du commandant.

Très droite et tout à fait distinguée dans sa simple robe d'intérieur, l'œil et le sourire encore très jeunes, sous les épais bandeaux gris qui garnissent son front, elle a l'air à tout grand air, dans ce salon paisible où les meubles semblent - depuis les années qu'ils sont mêlés à l'intimité des êtres - faire partie de la famille. Les fastes de la pensée et de la science pour les causeries répétées. Une lampe Carcel répand sa lumière discrète et dore les nombreux portraits de militaires qui garnissent les murs. Sur une petite table volante, placée auprès

de Mme Barotier, une gerbe de fleurs égrenes ses pétales au-dessus des photographies du colonel Marchand et du commandant Barotier. On retrouve partout leurs effigies, à tous les âges, à tous les grades, et l'on devine que, chez cette famille de soldats, ces deux frères d'armes sont inséparables dans les cœurs, comme ils le sont dans la vie. Une flamme d'orgueil traverse le regard de Mme Barotier quand elle prononce leurs noms. Elle dit: Jean, en parlant du colonel Marchand, avec le même ton caressant et maternel qu'elle donne son fils Albert.

Son accueil affable met tout de suite à l'aise; d'une bienveillance encourageante, cette charmante femme répond à mes questions avec cette élégance de manières, cette grâce espiègle, cette urbanité et cette fine coquetterie qui faisaient si délicieuse la conversation de nos grand-mères et dont elles semblent avoir emporté le secret avec elles.

Avec sa grâce enveloppante, sa distinction et le choix de ses expressions, Mme Barotier est une brillante causeuse. Elle évoque bien l'armée d'autrefois, alors qu'une même camaraderie unissait tous les membres de la grande famille d'honneur et de bravoure.

Les souvenirs l'assailent en foule, et elle rappelle avec complaisance ses nombreuses garnisons, le temps de l'Afrique. Pille, femme, sœur, mère et mère d'officier, elle professe un véritable culte pour la carrière des armes et ne peut comprendre que les Français d'aujourd'hui cessent de la considérer comme la plus honorable.

Statue de Mme Gilbert.

New York, 20 avril.—Il est question d'ériger ici une statue en marbre de l'actrice, Mme J. H. Gilbert.

A cet effet, l'Association Commémorative de Mme Gilbert s'organise et sera composée de personnes bien connues en Amérique.

— Ah! dit-elle, de notre temps, on ne s'occupait guère de l'opinion des camarades. On se réunissait par sympathie, on se sentait les coudes, on s'aimait suffisamment. Mes enfants ont été élevés dans ces sentiments-là, ils les gardent au fond du cœur. Ce n'est pas chez nous que l'on trouvera des traitres.

— Rassurez-vous vite mes amis, madame, et dites-leur que l'on n'a pas perquisitionné dans la maison, ni chez moi, ni chez mes enfants. Mon mari, l'intendant général, est absent de Paris pour deux jours; il voyage dans le Nord pour affaires de famille; quant à moi, j'ai passé une journée bien tranquille, mentiel, à recevoir quelques bons amis, comme tous les jours, et je n'ai aperçu nulle figure suspecte, nulle silhouette de shérif, pas plus qu'il n'en a paru chez ma fille. Mme de Kois-Roger, qui habite en dessous, et dans l'appartement qu'occupent mes fils, quand ils viennent à Paris, car, vous le voyez, nous vivons patriaricalement tous la même maison.

— Avez-vous de récentes nouvelles du commandant?

— J'ai eu une lettre avant-hier; il est en excellente santé et viendra probablement dimanche pour se rencontrer avec son frère, mon autre fils, qui est capitaine instructeur à Bourges et qui voudra assister à la séance de l'hippique.

— Vous êtes au courant de cette découverte d'uniformes chez un particulier?

— Oui, j'ai appris cela aujourd'hui. Mais, à votre époque d'aventures, où partent s'organiser des expéditions particulières, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'on trouve de cela, chez un quidam quelconque, des uniformes sans doute destinés à un groupe d'explorateurs. Quant à ces deux cents fusils tirés, mon Dieu! ce n'est pas avec ce demi-millier d'armes déclassées que l'on ravivra le gouvernement! Je crois plutôt qu'ils serviront à quelque autre usage qui va offrir une garde magnifique, avec des défilés belliqueux, à moins, ajoute-t-elle avec un sourire très fin, qu'ils ne soient destinés à un spectacle de Châtelet.

— Il faut vraiment que nos gouvernements soient sous l'empire d'un "traç" immense, passez-moi le mot, pour voir ainsi des quantités dans tous les placards et des traitres derrière toutes les portes!

— Mais dites bien, je vous prie, à tous ceux qui nous font l'honneur de s'intéresser à nous, que nous n'y sommes pour rien, pas plus que le colonel Marchand, qui est au Maroc depuis un mois.

— Va-t-il revenir prochainement?

— Bientôt, oui, pour la plus grande joie de tous ses amis.

— Sur ces mots rassurants, je prends congé de Mme Barotier, et je quitte la tranquille demeure où les sent planer la quiétude et la sérénité.

Statue de Mme Gilbert.

New York, 20 avril.—Il est question d'ériger ici une statue en marbre de l'actrice, Mme J. H. Gilbert.

A cet effet, l'Association Commémorative de Mme Gilbert s'organise et sera composée de personnes bien connues en Amérique.

La statue représentera l'actrice dans le rôle de Granary qu'elle jouait à Chicago au moment de sa mort, et sera placée dans un des parcs publics ou sur le terrain de l'Actors Home à Stapleton, S. I.

La guerre russo-japonaise.

EN MANDCHOURIE.

On annonçait de Tokio l'autre jour que, suivant une dépêche officielle du grand quartier général des armées de Mandchourie, les Japonais avaient chassé les Russes de Tei-Lou-Obou, de Siou-Ten-Chang et de Si. Mia-Tsou. Toutes ces localités se trouvent réparties autour de Tchong-Te Fou, dans un rayon de moins de 15 kilomètres; comme la ville de Tchong-Te Fou est elle-même à 60 kilomètres au nord de Tiding, on voit que les opérations, d'ailleurs réduites à deux escarmouches, se passent toujours depuis deux semaines dans la même région.

Quant au général Lisivitch, il n'a envoyé aucune nouvelle relative à la situation militaire. Son télégramme du 5 n'est relatif qu'à la rentrée dans les lignes russes de personnel sanitaire, tombé entre les mains des Japonais à la fin de la bataille de Moukden; il est ainsi libellé: Gachkoff, de la Croix Rouge, Secours de charité, 25 haute fonctionnaires du corps médical, 45 hommes du corps médical militaire, sont arrivés à Moukden. Ils sont envoyés aux escadres par les Japonais.

Gachkoff annonce aussi qu'il a laissé à Moukden, parmi les blessés, le général Gausenfeld, 450 blessés ou malades russes et 400 blessés ou malades japonais.

Les autres blessés sont un général, 36 officiers, 1,139 hommes, qui sont restés dans les hôpitaux après l'évacuation de Moukden.

Les blessés sur le champ de bataille ont été amenés à Moukden par le service sanitaire russe et par les Japonais.

Gachkoff dit que les Japonais ont bien traité les blessés russes; les docteurs et les Secours de charité n'ont été ni insultés, ni maltraités.

De Pétersbourg, on mande que de nombreux habitants de Kharbine continuent à partir précipitamment pour la Russie. Le forage et la plupart des travaux augmentent sans cesse de prix et ce renchérissement rend la vie très difficile.

Dans le désordre qui avait accompagné la retraite de Moukden, un certain nombre d'officiers étrangers attachés au quartier général de Kouropatkin et de correspondants de la presse autorisée à suivre les opérations de l'armée russe avaient disparu. Tous ont été peu à peu retrouvés, à l'exception de l'attaché militaire austro-hongrois.

Le quartier général de l'armée de Kouropatkin se fait connaître par toutes les recherches faites pour savoir ce qu'est devenu cet officier sont restées infructueuses. On craint qu'il n'ait été tué au cours de la bataille et n'ait été enterré avec des soldats russes, car il ne se trouve ni parmi les blessés, ni parmi les prisonniers.

Les Japonais ont célébré la victoire de Moukden. Les corporations ouvrières, formées en procession, et revêtues de leurs anciens costumes, ont parcouru la ville. Devant le palais, chassés

de d'elles a fait halte et a acclamé l'Empereur.

Les ministres de la guerre et de la marine ont assisté aux fêtes données dans le parc de Ugueno, où une foule énorme se trouvait rassemblée.

Le manque de grosses pièces d'artillerie fut une des principales causes des échecs répétés des Nippons devant Port Arthur. Ce n'est qu'un mois de septembre que le général Nogi reçut des mortiers de grande puissance, et encore le nombre en fut-il très limité.

Il en résulte de très graves inconvénients dont le haut commandant japonais résolut d'éviter le retour, dans le cas où il entreprendrait le siège de Vladivostok. Il fit donc à Londres une commande de 60 obusiers de gros calibre.

Or, on mande de Tokio à Berlin que ces obusiers à feu vident sont arrivés au Japon absolument inutilisables. La graine dont elles avaient été enduites pour le voyage serait, en effet, soit mélangée d'acide qui les aurait complètement détériorés.

On comprend la fureur des autorités japonaises. Une enquête a été immédiatement ouverte à Tokio et une autre va avoir lieu en Angleterre.

Etymologie.

A propos d'une chronique où l'on citait une étymologie anglaise empruntée à Lucopède, M. le baron de Ring, écrit que le mot "requiem" ne vient pas de "requies", inventé par Huet, adopté par le "Dictionnaire de Trévoux", cette version a été recueillie par Scheler avant de l'être par Littré. On lit en effet dans Scheler: "Requiem", poisons très dangereux, ainsi nommé parce que, quand il a saisi un homme, il ne lâche jamais sa proie, et il le reste jusqu'à l'arriver à l'autel "requiem" pour le repos de l'âme de cet homme-là". Mais cette étymologie est purement bouffonne.

M. de Ring en indique une autre beaucoup plus vraisemblable. "Requiem", dit-il, vient de mot grec "Requies", variante de "Rechia", dont se servent encore les pêcheurs grecs de la côte d'Asie-Mineure, et dont se servaient indubitablement les Grecs qui ont fondé Marseille. Ces pêcheurs, ceux du moins d'entre eux qui savent lire, ignorent pas d'ailleurs que la langue grecque littéraire désigne le requiem par le terme d'"akantia". Leur mot à eux est un provincialisme au surplus, les mots français, auxquels les étymologistes ont donné un faux étymologie, sont malheureusement, insonnables.

THEATRES.

ORPHEUM.

La "Figure Mystérieuse", P. Witt, un mime parisien, et les chants de Miss Mabel McKinley sont les clous du programme de l'Orpheum cette semaine.

Le programme de la semaine prochaine est préparé de façon à le rendre en tout point digne de ceux qui l'ont précédé.

CRESCENT.

Au cours de la représentation de "Vivian's Papa" hier en matinée au Crescent, Miss Catherine Hull a intercalé dans la pièce plusieurs nouveautés qui ont été très goûtées. Son succès et celui

des artistes qui l'entourent n'ont pas été moins grands le soir.

La semaine prochaine "Nancy Brown", avec Mary Marble dans le rôle principal.

LYRIQUE.

Le "Grand Lafayette" et sa nombreuse troupe vont leur vogue augmenter à chaque représentation. Le spectacle qu'ils donnent au Lyrique est du reste aussi intéressant que varié. Demain soir dernière matinée de la troupe.

GREENWALL.

"A Royal Slave", le mélodrame émouvant que donne le Greenwall, est un des plus beaux spectacles que ce théâtre ait offerts au cours de la saison. Les troupes Baldwin-Melville le jouent de façon à le rendre plus attrayant encore.

L'AMALGAMATED COPPER COMPANY.

New York, 20 avril.—Les directeurs de l'Amalgamated Copper Company ont annoncé aujourd'hui un dividende trimestriel d'un pour cent.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition de Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, par trimestre: \$12.00. Un an: \$36.00. En avance: \$36.00.

EDITION HEBDOMADAIRE

Par semaine le Samedi matin

EDITION DU DIMANCHE

Non accepté par la poste sans autorisation de la MANDAT-POSTAL en payant TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

La Séductrice

Par René Vincy

TROISIEME PARTIE.

Douleurs sur douleurs.

UN TRISTE DECLE.

Année quand, vers la fin d'octobre, il était: tous revenaient

Paris, avait-elle insisté pour ne point retourner à Menton, pour continuer à donner ses soins à la chère agonisante.

— Et... mais se crètement... pour demeurer auprès de François.

— Mais la marquise et monsieur de Beauharnais n'avaient rien voulu entendre.

— La marquise surtout, car, fixée sur son sort, elle se voyait effectivement pas... mais que l'avarit deviné Diane... que celle-ci fut témoin de son lent achèvement vers la tombe.

— D'ailleurs, l'aspect de la pauvre enfant était devenu si peu agréable, et si comique. De la garde, le grand médecin, tout ce diagnostic, que de la même, avait été également d'avis de ne point la laisser passer l'hiver à Paris.

guère, d'espérer que son chagrin la délivrerait bientôt de l'existence.

— Elle était toujours accablée de la fenêtre. Derrière elle, la chambre était toute noire. Devant elle, c'était la belle nuit claire.

— Parmi le ciel scintillaient maintenant toutes les étoiles.

— Une brise au peu fraîche et chargée de parfums faisait frissonner les branches des arbres à l'éternelle verdure.

— Au pied de la côte, la ville s'embrasait. Il commençait à se faire tard. Les points lumineux s'espéraient, devenaient plus rares.

— Elle ne le voyait jamais autrement... elle écartait de sa pensée l'image de François tel qu'il était maintenant... avec son teint blême, ses yeux éteints et la morne désespoir de toute sa personne.

— D'ailleurs, elle ne le plaignait pas trop.

— Ignorant tout de son aventure avec Marthe, elle s'imaginait dans sa candeur, qu'il était aimé autant qu'il aimait et que son bonheur ne dépendait que d'un mot de la marquise.

— Or, elle ne doutait pas que, ce mot, la marquise ne fût par le dire, et que la félicité de son cousin ne fût, au jour de l'autre, d'autant plus grande qu'elle aurait été retardée et traversée de quelques épreuves.

— Elle se disait: — Si ma tante doit mourir, elle ne voudra certainement pas descendre dans la tombe avant d'avoir permis à François d'être heureux... Elle cédera à son orgueil de race... Elle permettra la méalliance... Chère petite... Elle n'était pas jalouse... Elle était trop noble pour cela... Elle faisait des vœux ardents pour l'union de François et de Marthe.

Mais Diane fut arrachée à sa songerie.

— Précautionneusement, quel- que un montait l'escalier... Les marches criaient sous un pas furtif... On s'arrêtait devant la porte de la chambre.

— A travers ses pleurs, Diane est un sourire attendri.

— C'est papa... murmura-t-elle... c'est papa qui vient comme toutes les nuits... C'était en effet monsieur de Beauharnais, et sa voix, très assurée, se faisait entendre.

— Tu dors... Allette?... Diane ne répondait pas.

— Suivi d'un porteur chargé de sa malle, Marthe sortit de la gare d'Orléans.

— Partie de Morazan le matin, par un train ombreux, elle arriva à près de sept heures du soir.

— Elle avait quitté Paris sous la pluie, elle y rentrait sous la pluie.

— Par lui, madame... par ici... cria son porteur en se dirigeant vers la longue ligne de sacres qui stationnait et piquaient la nuit des yeux malheureux de leurs lanternes.

— Anéantie de fatigue, Marthe suivait péniblement son guide. Le pavé était gras et glissant. Il faisait froid.

— Elle n'en savait rien. Quand elle avait songé à sa rentrée à Paris, elle s'était dit qu'elle descendrait dans un hôtel proche de la gare et qu'elle se chercherait un logement ensuite, le lendemain ou le surlendemain, car elle voulait avoir son chez-soi.

— Et puis, voyez que, machinalement, elle avait laissé prendre son bulletin de consignation et que sa malle était sur le sacre.

— Cependant, le cocher fit, avec cette vague inquiétude qu'on voit tous à chaque client... de la course rasait chiquement rétribuée.

— Et alors?... Nous allons?... — Ma foi... dit Marthe... je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien?... — Non... — Vous ne connaissez personne à Paris?... — Perdue... — Vous n'avez pas de quartier de préférence?... — Non... Cependant, je ne voudrais pas aller dans le faubourg Saint-Germain ni aux Batignolles, Monsieur... — Ben... dit le cocher, dont le visage s'éclaira, car il le faubourg Saint-Germain n'indifférait, il ne se souciait nullement d'aller aux Batignolles, d'est-à-dire aux yeux de ces diables... Non... — Vous n'avez rien sous entendre... — Il avait sauté à terre, et les galoches dont il était chaussé